



DES
FIGUES
EN **AVRIL**

UN FILM DE NADIR DENDOUNE

DOSSIER DE PRESSE



SYNOPSIS

Le film « Des Figues en Avril » dessine le portrait drôle et bouleversant de Messaouda Dendoune, filmé par son fils Nadir. Au delà de la personnalité attachante, malicieuse, déterminée et passionnée de la vieille dame de 82 ans, on la découvre au quotidien dans son deux pièces de l'Île Saint Denis, ponctué par la présence invisible de l'absent. Elle apprend désormais à vivre seule depuis que son mari Mohand, atteint de la maladie d'Alzheimer, a été placé en maison médicalisée. Messaouda, bercée par ses chanteurs kabyles emblématiques, comme Slimane Azem, raconte avec fierté, sa France des quartiers populaires et le devenir de ses enfants.

Entretien avec Nadir Dendoune,

réalisateur du documentaire
Des figes en Avril,
qui sort en salle le 4 avril 2018.

Qu'est-ce qui t'as donné l'envie de faire ce film sur ta mère? A-t-elle accepté tout de suite?

Après que mon papa ait été placé dans un Ephad (maison médicalisée), j'ai senti que ma mère, en plus d'être triste de voir partir celui avec qui elle avait vécu 63 ans, avait aussi besoin de parler. Elle me disait des choses qu'elle n'avait jamais dites auparavant. Des choses très profondes. Sur elle, sur nous, sur l'exil, la vieillesse, la solitude, la maladie...Stéphanie, celle qui a monté le film a fini de me convaincre qu'il fallait mettre à l'écran ce témoignage rare. Et je ne l'en remercierai jamais assez. Ma mère, je l'a filme avec mon téléphone depuis plusieurs années : elle a l'habitude. Je crois que ce film lui fait du bien. Après les quelques projections de ce documentaire, les gens sont venus lui ont dit Merci. Elle sent que son histoire parle à beaucoup.

Combien de temps a duré le tournage?

Je l'ai filmée par bribes à chaque fois que je sentais qu'elle était disponible pour me parler. Je ne voulais pas qu'elle voit cela comme une contrainte. Je vais souvent boire le café chez elle le matin et il m'arrive de rester plusieurs heures avec ma mère pour discuter. Et il y a eu des matins où j'ai compris qu'il fallait que je sorte la caméra.

Je n'ai pas eu beaucoup d'heures de rush. Une dizaine, seulement. On a gardé dans ce film de longues séquences.

Pourquoi avoir choisi de la filmer en intérieur exclusivement? Ce huis-clos a-t-il un sens dans la narration?

Oui, ce huis-clos a un sens. Il crée une intimité. Les séquences sont longues, le rythme est lent, à l'image de sa vie. Dans le film, maman insiste pour que les gens ralentissent. Elle trouve que tout va trop vite et que personne ne prend vraiment le temps de vivre. Un reproche qu'elle me fait souvent. En la filmant chez elle, dans son quotidien, sans créer de «séquences», comme le font souvent les réalisateurs, je voulais que les gens puissent s'attacher à elle. Et de fait, s'identifier aussi à ma mère. Maman est Algérienne, «une kabyle des montagnes», comme elle aime se définir elle-même, mais son discours est universel. Elle parle de sa condition de pauvre. C'est une paysanne. Quand tant d'autres sont obsédés par la question identitaire, elle remet les pendules à l'heure en remettant la question sociale au cœur du débat.



Avec ce documentaire, fais-tu oeuvre d'historien ou de Sociologue ?

En faisant ce film, je me suis rendu compte qu'il y avait très peu d'oeuvres qui donne la parole aux personnes de l'âge de ma mère, souvent illettrés et analphabètes, encore moins quand il s'agit de femmes. Comme si elles n'avaient jamais existé : alors qu'elles ont joué un rôle essentiel dans l'éducation de millions de Français. Elles sont «l'armée de l'ombre» et ont souvent tenu à bout de bras des familles entières. Compte tenu de l'âge avancé de ma mère, et du peu de films qui raconte leur parcours, oui, ce film a une portée sociologique. J'ai peut-être fait un travail qui servira aux historiens en l'a filmant.

Ta mère porte un regard à la fois nostalgique et à la fois coupable sur l'Algérie et sur l'immigration. Comment explique-tu cela ?

Elle a quitté sa Kabylie natale pour rejoindre son mari en France. Et puis, après la guerre d'Algérie, le pays était trop instable pour qu'ils restent. Je crois qu'au fond d'elle, elle aurait aimé rester dans son village d'Ighil Larbaa. Elle adorait sa vie de paysanne, aussi dure qu'elle aie été : chercher du bois, de l'eau au puits, emmener paître les animaux...Elle n'a pas et ne digèrera jamais l'exil.

En même temps, en France, elle a découvert beaucoup de choses. Elle a pu voyager aussi à travers le monde : en Espagne, en passant par l'Australie ou encore La Martinique. Chose qu'elle n'aurait pas pu faire si elle était restée en Algérie. C'est ici, en France, que ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants vivent. La France est devenue son pays, même si l'Algérie n'a jamais quitté son cœur.

Peu de documentaires traitent de la dépendance des personnes âgées issues de l'immigration. Est-ce encore un sujet tabou ?

Oui, c'est tabou. C'est un sujet qui n'est pas simple à aborder pour tout le monde mais sans doute beaucoup plus pour les Maghrébins. Dans la culture maghrébine, on ne «place» pas ses parents dans des maisons de retraite. Ça ne se fait pas. Au Maghreb, les grands-parents vivent ensemble avec leurs enfants et leurs petits-enfants. Notre réalité est française. Nous vivons, pour la plupart, dans des petits appartements où il est extrêmement difficile de garder un parent malade, surtout quand il est atteint de la maladie d'Alzheimer. Ma mère s'est occupée jour et nuit de son mari pendant sept ans. Épuisée, elle a frôlé l'AVC alors le médecin nous a dit qu'il n'y avait pas d'autre choix. Cela a été extrêmement difficile pour elle de le laisser partir. C'est comme si qu'elle l'abandonnait. Elle redoutait également le regard des autres. Aujourd'hui, elle va le voir tous les jours. Elle a compris que la meilleure décision avait été prise.



Messaouda Dendoune

Assise devant la table de son salon, Messaouda se raconte sans fausse pudeur. L'odeur de café persistante rappelle qu'ici la chaleur humaine s'accompagne toujours d'une tasse et d'un petit gâteau.

Messaouda est née en 1936, sur les hauteurs des montagnes kabyles. Si elle aime Slimane Azem, le fameux chanteur algérien, c'est parce que ses textes lui rappellent sa vie d'avant et la plaie ouverte de l'exil. Même Francis Cabrel et Charles Aznavour qu'elle aime tant ne la font pas autant pleurer.

Après la mort de son père alors qu'elle n'a que 11 ans, elle devient « l'homme » de la maison. « Contrairement aux autres filles de mon village, je portais sur mon dos les provisions, le bois, l'eau... depuis le bas de la montagne jusqu'au village, au sommet. » De là lui vient sûrement sa résistance et sa force de caractère. « Même si la vie était dure, on s'amusait. Jeune, je me sentais libre. » En 1952, à 16 ans « tard pour l'époque », elle se marie avec Mohand Dendoune qui vivait déjà en France. Ses « années de misère » sont gravées avec précision dans sa mémoire. Les dates, les lieux, les événements, les prénoms des protagonistes, morts ou encore vivants ; elle n'a rien oublié. Il est vrai que les années n'estompent jamais la douleur.

S'ancrer Cité Thorez

En 1961, elle et ses 4 enfants rejoignent Mohand pour vivre dans une petite bicoque sur l'île Saint-Denis. En 1968, la famille Dendoune s'installe cité Maurice Thorez

où elle vit toujours. Messaouda découvre alors le bonheur d'avoir l'eau courante et une salle de bains. Alors que son mari travaille comme manœuvre, elle assure la survie de la famille. « A l'époque, je n'avais pas de poussette. Je faisais des kilomètres avec mes paquets et mes bébés. Le ticket de bus était trop cher pour nous. » Messaouda a eu sept filles et deux garçons, sa fierté. « Ils sont assistante sociale, infirmière, couturière, fonctionnaire, journaliste... », et ajoute « et mes petites-filles, elles ont fait des études et ont toutes le permis de conduire ! », comme un symbole d'indépendance. « J'ai sacrifié ma vie pour mes enfants mais je suis heureuse car ils sont tous reconnaissants. » Alors, aujourd'hui, elle a décidé qu'elle dépense-rait jusqu'au dernier euro de sa retraite pour les gâter. « A tous les anniversaires ou les fêtes, j'achète des cadeaux à mes petits-enfants. Je ne veux rien garder, je ne veux rien acheter pour moi, j'ai déjà tout ce qu'il me faut. ».

La place de l'absent

Maintenant qu'elle vit seule, ses journées s'organisent autour des visites à l'Ehpad où son mari, atteint de la maladie d'Alzheimer, a été placé. Elle aura lutté jusqu'au bout pour le garder à la maison. Mais après sept années à porter, laver, guetter les chutes et éviter les fugues nocturnes, ses filles l'ont convaincue qu'il était temps que leur père soit pris en charge par des professionnels. Pour autant, elle n'est pas tranquille. Par pluie ou par vent, elle prend le bus pour l'établissement médicalisé. Elle surveille médicaments et toilette sont correctement administrés. Pour tromper la solitude, elle regarde des jeux télévisuels et frissonne avec ces candidats qui jouent leur va-tout. Depuis que les Feux de l'amour ont remplacé les acteurs de la série, elle ne regarde plus. Et de toute manière, personne ne remplacera dans son cœur Victor Newman, le belâtre mort et maintes fois ressuscité. « Les riches meurent trop vite. Ceux qui durent longtemps, c'est les pauvres ! Eux, les nantis, ne sont pas capables de supporter la misère, alors que nous, oui ! » finit-elle par lâcher.



Nadir Dendoune

Nadir Dendoune est un journaliste indépendant.

En 1993, il quitte sa Seine-Saint-Denis natale pour s'installer en Australie. Il en repart en 2001 afin d'effectuer un tour du monde à vélo pour la Croix-Rouge.

En 2003, il se retrouve à Bagdad, en pleine guerre du Golfe, afin de protéger une usine de traitement d'eau.

En 2008, il se fait passer pour un alpiniste chevronné et intègre un groupe de professionnels.

Le 25 mai de la même année, il atteint le sommet de l'Everest. Une expérience qu'il raconte dans *Un tocard sur le toit du monde*, paru aux éditions Jean-Claude Lattès en 2010. En janvier 2017, le film *L'Ascension*, tiré de cette expérience, sort sur les écrans.

Dans son quatrième livre, *Nos rêves de pauvres*, publié en 2017 chez le même éditeur, il reprend et étoffe ses chroniques sur l'histoire de sa famille.

Des figues en avril, un documentaire consacré à sa mère, est prévu dans les salles le 4 avril 2018.

Bibliographie

Journal de guerre d'un pacifiste, éd. CFD, 2005

Lettre ouverte à un fils d'immigré, éd. Danger public, 2007

Un tocard sur le toit du monde, éd. J.-C. Lattès, 2010

Nos rêves de pauvres, éd. J.-C. Lattès, 2017

Filmographie

Palestine, documentaire de Nadir Dendoune (2011)

Toute mon vie, clip de HK & Les Saltimbanks (2012)

L'affaire Salah Hamouri, documentaire de Nadir Dendoune (2015)

L'Ascension de Ludovic Bernard (auteur et coscénariste) (2017)

DES FIGUES EN AVRIL

UN FILM DE NADIR DENDOUNE

FICHE TECHNIQUE

Titre

Des figues en avril

Réalisation

Nadir Dendoune

Images

Nadir Dendoune

Son

Nadir Dendoune

Montage

Stéphanie Molez

Étalonnage

Hugues Gemignani

Mixage son

Michèle Tarantola

Distributeur

Coq Heron Productions

Pays

France

Format

tournage en DV PAL 4/3,
sortie Apple ProRes 422 (HQ)
1920 x 1080 50i 48kHz stereo.

CONTACTS

PRESSE

Arnaud Baur

Tel : 06 79 57 63 41

pressedesfigues@gmail.com

PROGRAMMATION

Jean-Jacques Rue

Tél : 06 16 55 28 57

jeanjacquesrue@gmail.com

RÉSEAUX ASSOCIATIFS

Sandrine Floch'h

Tél : 06 84 79 94 79

sandrine.floch73@gmail.com